

« Lire »

Jean-Louis Chassaing

« Le Réel, c'est ce qui n'a pas de double. » Ce propos, entendu l'autre jour sur les ondes, de la bouche d'un musicien, chef d'orchestre et critique musical, je ne sais s'il est scientifiquement vrai (scientifiquement, donc « exact », ce qui est différent de vrai), mais il m'a bien plu ! Tout d'abord il permet de rompre avec la litanie, elle lacaniennement vraie, de « l'impossible » et de « ce qui revient toujours à la même place », ce « revenir » et cette « même place » ne laissant en effet pas de place à un double... Mais aussi propos permettant de ne pas seulement situer le Réel dans un lien, un lieu, bordé par le Symbolique, essentiellement, mais d'en situer l'exclusion de l'image du même, puisqu'ici il s'agirait du double en tant qu'identique, doublure, reproduction du même.

Quid du Réel aujourd'hui ? Ou plutôt, il m'a depuis longtemps semblé que cette question, cet aspect, celle et celui du Réel de la clinique – celle-ci étant cependant tellement appelée en son retour – étaient curieusement déconsidérés dans les propos actuels des psychiatres, psychanalystes, psychologues.

Et c'est pourquoi cette idée du double, du même ici, comme inadéquate, inappropriée au Réel, le double forclos du Réel, m'a semblée intéressante. Je dirais que la clinique actuelle, tout du moins afin d'être plus précis si ce n'est plus exact, ce qui nous est proposé à l'heure actuelle comme clinique est pris dans la masse, la masse de l'a-pensée sociale, celle dont le point de conver-

gence, mais inconsciemment *a priori*, est celui du même.

Bien sûr, le double et le même, est-ce forcément la même chose ? Clones et homos de toutes sortes se serreront-ils les coudes, si ce n'est la main, dans leurs effusions, leurs remplacements, leurs échanges standards et standardisés ? Tout ceci bien sûr afin d'en constituer l'Unique... Le double, le même, l'Unique... dans leurs variations subtiles posent la question : Quid de l'Autre ?

Le très joli texte de Jean-Pierre Vernant, « La catégorie psychologique du double – Figuration de l'invisible et catégorie psychologique du double »¹, développe bien comment, dans l'Antiquité Grecque, le double relevait d'une catégorie psychique, catégorie c'est-à-dire inscrite dans un ensemble lié aux autres agencements culturels². Mais, de même que dans un autre texte de cet auteur, « Aspects mythiques de la mémoire », sont remarquables la richesse du vocabulaire, son importance afin de délimiter non seulement, par une argumentation érudite et finement utilisée, la catégorie dans son rapport à l'ensemble dans lequel elle est incluse, mais afin d'établir également des distinctions à l'intérieur même de la catégorie, de même ici l'analyse est subtile, efficace sans être pour autant radicale ou grossièrement tranchée. J-P. Vernant s'appuie sur les textes : Benveniste, Roux, Picard, Sokolowski, ... L'Iliade, Eschyle, Euripide, Apollodore, Pausanias, Aristote, Pindare, Hésiode...

Il ne nous appartient pas ici de reprendre les études, nombreuses et complexes, sur la catégorie du double. Nous ne voulons pas non plus, ici, entreprendre une critique argumentée sur ces questions, scientifiques de la production clonée, morales et concernant les mœurs de la « libération » de tous « homos », sexuels bien sûr, hommes et femmes, mais aussi androgynie, voire dans l'indistinction sexuelle abrasion du sexuel lui-même, ce qui n'est plus androgynie mais participe de ce vaste mouvement « égalitariste » au sein duquel l'homo lance ses mots d'ordre, tentant de résoudre ainsi la question de la différence des sexes – à savoir dans la théorie analytique : une seule libido – résolution (refoulement ? forclusion ? déni ?) qui ne peut trouver sa ré-émergence (il serait intéressant d'analyser de quelle manière celle-ci survient : dans le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire) que dans l'enflure

-
1. Texte tiré d'un exposé fait au colloque sur «Le signe et les systèmes de signes » organisé par le Centre de recherches de psychologie comparative à Royaumont, les 12 au 15 avril 1962.
 2. J-P. Vernant, « La catégorie psychologique du double », *Hymnes mythes et pensées chez les grecs Tome II*, Paris, Editions François Maspero, 1965.

narcissique et les pulsions partielles. Ainsi donc, prégnance de l'image : moïque ; et scène, arrêt sur image, des perversions polymorphes alors « instituées ». Cette mise à l'écart de cette libido – phallique ; phallus – libido dérangement car ne permettant pas, d'une part et par définition sa saisie, sa prise exacte, d'autre part, ce qui est lié, l'inscription, l'écriture du rapport sexuel, cette mise à l'écart a d'autant plus d'effet « libérateur » qu'elle permettrait ainsi « d'échapper » à cette instance par ailleurs ordonnatrice. L'étude même du devenir sexuel, du devenir du sexuel, semble être un enjeu important : il n'est pas le même bien sûr dans le cas du clonage, dans celui des homosexualités, dans celui des toxicomanies, bien que toutes ces conduites puissent probablement s'apprécier à l'aune d'un certain devenir du sexuel... ; un sexuel incertain ? Une certitude d'un sexuel, libido phallique, devenu incertain, devenu comme l'évoque Charles Melman dans ses dialogues avec Jean-Pierre Lebrun, une ordonnance pourrait-on dire comme une autre...

Freud avait bien raison quand il écrivait « La morale sexuelle « civilisée » et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908). Face aux descriptions, plutôt phénoménologiques, de la neurasthénie de Béard : « Nouvelle maladie nerveuse qui s'était spécialement développée sur le sol américain... », « les conquêtes extraordinaires des temps modernes, les découvertes et les inventions dans tous les domaines, le maintien du progrès en face de la concurrence croissante ne se sont acquis qu'au prix d'un grand travail intellectuel et ne peuvent être maintenues qu'à ce prix. Ce que le combat pour la vie exige de productivité de la part de l'individu s'est considérablement accru... En même temps les besoins de l'individu et ses prétentions à jouir de la vie se sont élevés dans tous les milieux ; un luxe sans précédent... ; l'irréligiosité, le mécontentement et l'avidité... ; tout a lieu dans la hâte et dans l'agitation, la nuit sert aux voyages et le jour aux affaires,... ». « La vie dans les grandes villes est devenue de plus en plus raffinée et agitée... On cherche à se détendre par l'accroissement des stimulations et par des plaisirs très épicés,... ». « En nous administrant à fortes doses une musique importune et bruyante on énerve et on surexcite nos oreilles ; les représentations théâtrales excitent et empoisonnent tous les sens ; même les beaux-arts se tournent de préférence vers ce qui est écoeurant, haïssable, vers ce qui excite et n'hésitent pas non plus à nous mettre devant les yeux, avec une fidélité révoltante, ce que la réalité contient de plus horrible » !!! 1908... !

Lacan : « Pouvons-nous en préjuger, par exemple (*de ce que la science veut...*), de ce que notre espace, qu'il soit planétaire ou transplanétaire, pullule de quelque chose qu'il faut bien appeler des voix humaines animant le code

qu'elles trouvent en des ondes dont l'entrecroisement nous suggère une tout autre image de l'espace que celle où les tourbillons cartésiens faisaient leur ménage ? Pourquoi ne pas parler du regard qui est maintenant omniprésent, sous la forme d'appareils qui voient pour nous aux mêmes lieux : soit quelque chose qui n'est pas un œil et qui isole le regard comme présent... » « En quoi est-ce que cela concerne ce qui existe, à savoir nos corps ? Des voix, des regards qui se promènent, c'est bien quelque chose qui vient des corps, mais ce sont de curieux prolongements qui au premier aspect et même au second ou au troisième n'ont que peu de rapports avec ce que j'appelle la dimension de la jouissance. Il est important de la placer au pôle opposé, car là aussi la science est en train de déverser certains effets qui ne sont pas sans compter quelques enjeux... »³

En effet, face à ces descriptions phénoménologiques, sociales, de la nouvelle « maladie nerveuse des temps modernes », la neurasthénie de Béard, Freud donne en 1908 son avis, quelque peu « rectificatif », en tout cas, posé : « Ce que j'ai à objecter à ces théories... ce n'est pas qu'elles soient erronées... mais elles négligent précisément le facteur étiologique le plus important... ». Ce facteur est le facteur sexuel ; Freud envisage d'en cerner le devenir : excès ou privation, ou bien encore focalisation sur un organe (hypocondrie), il distingue les psychonévroses liées au refoulement de représentations et les névroses actuelles liées davantage à des déplacements de la libido. Il appelle ces dernières « névroses toxiques » car il prend comme modèle, modèle repérable, analogique, scientifique et palpable, les mouvements induits par les « toxiques », « excès ou privation »... la libido comme « toxique », chimie de la lamelle... « (Le mythe de la lamelle) a cette importance nouvelle de désigner la libido non pas comme un champ de forces, mais comme un organe. La libido est l'organe essentiel à comprendre la nature de la pulsion. Cet organe est irréel. Irréel n'est point Imaginaire. L'irréel se définit de s'articuler au réel d'une façon qui nous échappe, et c'est justement ce qui nécessite que sa représentation soit mythique... Mais d'être irréel, cela n'empêche pas un organe de s'incarner. »⁴

Freud ne rejette pas les explications sociales, il ne s'en satisfait pas et impose sa nouvelle discipline : « Entre la forme que prend cette maladie nerveuse et les autres influences nocives de la civilisation, auxquelles les auteurs attribuent la responsabilité de la maladie, il n'existe pas une corres-

3. *Psychanalyse et Médecine*, 16 février 1966.

4. J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le seuil, 1964.

pondance régulière du même ordre. On peut donc déclarer que le facteur sexuel est le facteur essentiel qui provoque les névroses proprement dites ». Superbe retour au cas par cas, au détriment de catégories universelles !... Réalité de la clinique : tout le monde ne réagit pas de la même façon aux facteurs perturbateurs de la civilisation. Et Freud évoque là dans ces cas, reconnaissant un aspect civilisationnel, la prégnance et des mouvements pulsionnels, et des mouvements libidinaux, phalliques donc. Pulsions et libido phallique.

Cette réduction, très clinique, au cas par cas, il l'amène ici de la même manière d'ailleurs que celle qui lui avait – c'est là notre hypothèse – fait abandonner les travaux sur la cocaïne ; les effets (de même que ceux de la civilisation dans ce texte) ne sont pas universalisables, donc les études ne sont pas valides, pas intéressantes scientifiquement. Freud n'en poursuivra pas moins – c'est là son paradoxe logique – ses études sur la science du subjectif.

Par ailleurs, il ne tient pas une position classificatoire rigide : « La valeur de la distinction théorique entre névroses toxiques et névroses psychogènes n'est naturellement pas infirmée par le fait que chez la plupart des malades nerveux on constate des troubles ayant l'une et l'autre origine ». Donc : chimie et représentation ; libido et langage ; phallus et signifiant ! Dualité des névroses ; dualité de la névrose, selon la prégnance du refoulement, des représentants de la représentation, selon la libido, soit chez l'être parlant le phallus et son devenir.

Alors, ainsi, Freud poursuit : « Qui est prêt maintenant à rechercher avec moi l'étiologie de la maladie nerveuse avant tout dans des influences nocives exercées sur la vie sexuelle voudra bien suivre les explications ci-dessous qui sont destinées à insérer le thème de l'accroissement de la maladie nerveuse dans un contexte plus général ».

Laissons le texte de Freud et sa théorie des pulsions – à lire donc – pour appréhender cette phrase clinique. Il s'agit d'un jeune homme, héroïnomanie « Il faut absolument m'hospitaliser tout de suite » ; puis : « Mais je ne veux aller dans le service que s'il y en a déjà comme moi... ». « Comme vous ? » ; « Oui, qui prennent de l'héro, qui connaissent, enfin qui vivent le même truc... ».

Le même, ce n'est pas la même chose que le double ; le double ça n'est pas, dit Vernant dans son texte, l'image. Le même c'est le semblable. Un des intérêts du texte de Vernant est de dégager le double de l'image et d'en pointer le côté symbolique. Son étude de la catégorie du double s'appuie sur

le *colossos*, chose érigée qui se rapproche de la pierre tombale et qui « figure comme substitut du cadavre absent. Il tient la place du défunt ». « Présence insolite et ambiguë qui est aussi le signe d'une absence ». Dans cette catégorie du double – présence et absence – le *colossos* est accompagné de la *psuché*, très proche, ainsi que « des réalités comme l'image du rêve, l'ombre, l'apparition surnaturelle ». Le *colossos* est à la fois le double et ce qui signe le double, présence-absence, il est lieu de passage, signe du passage du monde invisible au monde visible. Il est également un point d'amarrage, ce qui va fixer les errances de la *psuché*, double insaisissable et furtif qui est à la fois partout et nulle part. Mais surtout J-P. Vernant montre bien que le *colossos* n'est pas une image, le double n'est pas une image ; il est, dans le contexte dans lequel l'étudie Vernant, à savoir la Grèce Antique, il est « une véritable catégorie psychologique... qui suppose une organisation mentale différente de la nôtre. Il n'est pas un objet « naturel », mais il n'est pas non plus un produit mental : ni une imitation d'un objet réel, ni une illusion de l'esprit, ni une création de la pensée. Le double est une réalité extérieure au sujet mais qui, dans son apparence même, s'oppose par son caractère insolite aux objets familiers, au décor ordinaire de la vie. Il joue sur deux plans contrastés à la fois : dans le moment où il se montre présent il se révèle comme n'étant pas d'ici, comme appartenant à un inaccessible ailleurs ».

« Comme tout signe, le *colossos* renvoie à un système symbolique général dont on ne peut le séparer . Il ne se signifie que dans une « organisation mentale d'ensemble ».

Le double porte la trace de l'Autre. Le *colossos*, pierre érigée non seulement en lieu et place du mort mais point de passage entre monde des morts et monde des vivants, point de fixation des mouvements incessants de la *psuché*, la *psuché* comme double, ce *colossos* n'est-il pas en tant que signe, signe de la trace première du signifiant? Inscription, tel le totem ou la scarification. Trace. Ainsi le double porte la marque du signifiant en tant qu'il est meurtre de la Chose, mais une marque qui laisserait encore comme une possibilité, telle qu'elle existe dans l'image, que le signifiant puisse se reproduire identique à lui-même.

Le même est reproduction de l'identique.

Le double porte la trace de l'auteur, ainsi que d'un original.

Le jeune héroïnomane évoque plutôt la série, le lot, ne serait-ce qu'à deux, de semblables.

Dans le réel pas de double ; pas d'image non plus. Dans le symbolique,

pas d'identité du signifiant à lui-même.

Il nous semble que se développe aujourd'hui une catégorie, la catégorie du « même » ; à ne pas confondre avec le double. Le même est dans l'image ; sa production ne peut qu'être liée à un ensemble qui le favorise. Peut-on réduire cette catégorie au narcissisme ? Dans son étude « Le mythe de Narcisse et son interprétation par Plotin », Pierre Hadot élargit considérablement les développements du mythe⁵. Il insiste notamment sur le fait que c'est bien peu dire que de dire que Narcisse s'éprend de son image ; il s'éprend de la beauté, d'une seule et unique beauté, unique comme l'est l'instrument de sa passion figée, le regard, sourd à la nymphe Echo (double du regard, double de la voix), mais aussi et surtout s'il s'éprend de son image c'est, chez Plotin, en toute méconnaissance : il ne reconnaît pas que c'est de lui-même dont il s'éprend.

Catégorie du même.

Existe-t-il une « nouvelle clinique » ? De nouvelles entités cliniques ?

Ce qui s'est passé dans la clinique psychiatrique ne peut-il « arriver » à la clinique psychanalytique ? Question « puante » ?

C'est de l'extérieur, mais à l'intérieur, qu'a été subvertie la clinique traditionnelle, et le Réel de la clinique à notre avis s'en est trouvé déplacé.

C'est de l'extérieur que s'établit une autre clinique, d'un extérieur déjà codifié en vue d'intérêts précis – statistiques et pharmaceutiques – et qui impose partout les mêmes schémas ; les mêmes...

Comment s'était constituée la clinique psychiatrique traditionnelle ? Lors d'une discussion récente au Brésil, Jean-Jacques Tyszler rappelait que les cliniciens ne faisaient qu'établir les textes, les textes produits par les patients ; il les écrivaient, les travaillaient, cherchaient des invariants, utilisait leurs connaissances d'autres textes, contemporains ou anciens, mais des textes qui faisaient sens et leur permettaient ainsi, et aussi, d'en poursuivre les élaborations à la lueur de la clinique, d'un Réel de la clinique, le spécifiant ainsi d'un bord où le particulier et l'universel laissaient la place d'accueillir la singularité. Jean-Jacques Tyszler notait que les outils actuels d'étude en psychiatrie (et en médecine ?) ne sont pas des textes. En effet, échelles d'évaluation plus ou moins perfectionnées, grilles de lectures codifiées et fragmentées, quels sont les effets de telles lectures ? Le texte des patients, s'il est encore

5. P. Hadot, « Le mythe de Narcisse et son interprétation par Plotin », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 13, printemps 1976, pp. 81 à 108.

recueilli, ne l'est que de s'engouffrer dans les stéréotypes parcellaires proposés par les items balisés pour accueillir... les mêmes, ainsi orientés et validés... scientifiquement. Effet de sens ?

Puissent les psychanalystes faire en sorte que leur lecture de Freud et de Lacan ne les conduisent pas à répéter, ... à répéter toujours la même histoire. Il est vrai qu'à vouloir suivre l'exemple des Maîtres, nous ne pouvons, nous aussi, que lire les grands textes, et lire dans l'innovation celui de chacun de nos patients.

Ce « même » insiste dans les demandes actuelles, stéréotypé, mécanisé, comme vraiment extérieur à eux-mêmes.

Au cours du même colloque au Brésil, qui avait pour thèmes les effets des sciences dans le social, Christiane Lacôte remarquait très pertinemment que l'installation même d'une demande, aujourd'hui, pouvait éventuellement occuper toute l'analyse. Remarque fort juste et très effective dans la pratique.

Lire

De la même manière que parler aujourd'hui cela se fait, beaucoup même, mais avec quelle adresse ?... de la même manière... théoriser la pratique, et pratiquer avec ses théories, cela se fait aujourd'hui, selon quels textes ? Ceux des patients certes, seul renouvellement effectif des théories ; et... Vernant, Freud, Hadot et quelques autres !